



BERTHELOT & Cie
 Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :
 Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
 35 St. Gabriel.

H. BERTHELOT
 Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de 'CANARD'

[La Maison Murée

PAR ELIE BERTHET.

(Suite.)



A OTTAWA

QUI EST LE PLUS FORT DES DEUX ?

CHAPLEAU.—J'ai le droit de fumer maintenant une partie de ce cigare.

LANGEVIN.—Pas du tout. Moi je fumerai, toi tu cracheras.

—Courage ! reprit le capitaine, cherchant à donner à la jeune fille une espérance qu'il n'avait peut être pas lui-même, nous n'avons pas encore visité toute l'habitation ; et vos frères, pensant que vous n'existiez plus, ne l'auraient-ils pas quittée pour se réfugier en province sans prévenir personne ? Quelles preuves avez vous que vos fatales prévisions se soient réalisées ?

—Des preuves ! répéta Joanne en s'arrêtant et en pressant avec force le bras de Loudunois ; des preuves !... en voici !

Et elle désigna deux ou trois croix de bois grossièrement façonnées, qui s'élevaient à quelque distance sous un massif de verdure. Le capitaine tressaillit et il voulut entraîner la jeune fille loin de cet endroit fatal ; mais elle résista avec énergie, et Loudunois fut forcé de la suivre jusque auprès de ces tombes qui allaient révéler sans doute quelque horrible secret.

Jeanne, toute tremblante, s'agenouilla au pied de la première croix, et chercha à déchiffrer une inscription gravée péniblement au couteau sur la

traverse à peine équarrie. Mais ses yeux étaient pleins de larmes, la douleur la suffoquait, et ce fut le capitaine qui murmura à voix basse : GASTON, mort le 20 novembre 1803.

—Gaston ! mon frère ! dit Jeanne en levant les yeux au ciel.

Puis, désignant la tombe voisine, vers laquelle elle ne pouvait se tenir à cause de sa faiblesse :

—Et là ? demanda t elle.

Loudunois se pencha sur la seconde croix et lut : HENRI, mort le 17 novembre 1806.

—Morts tous les deux ! s'écria-t-elle avec une voix déchirante ; morts, Gaston, Henri !... Mon père, fit-elle en désignant la troisième tombe, mon père doit être là.

Ses jambes se dérobaient sous elle, et elle s'affaissa la tête appuyée contre une croix, comme si elle n'avait plus de forces pour supporter un nouveau malheur Loudunois la soutint, et on lui donna des secours il lui disait :

—Jeanne ! une consolation nous reste dans le malheur qui nous accable ; c'est que ces jeunes gens ne sont morts que trois mois après ma visite

dans cette maison ; ils n'ont donc pas succombé à la contagion dont j'aurais pu apporter le germe... Je n'ai pas à me reprocher d'être la cause de la mort de vos frères.

Mais Jeanne ne l'écoutait pas ; son évanouissement cessa bien vite devant la poignante inquiétude qui lui déchirait l'âme. Elle se souleva par un mouvement brusque et fiévreux ; le capitaine comprit son intention, et s'approcha de la troisième tombe, il souleva une bryone parasite qui avait entrelacé ses branches vertes autour de la croix, et il lut avec hésitation : Marie Merced, morte...

—C'est ma nourrice ! la femme du pauvre Guillaume Marced ! s'écria la jeune fille, sans laisser au capitaine le temps d'achever ; oh ! mon Dieu je vous remercie, mon père existe encore !

—Il existe encore, répéta derrière elle comme une voix faible comme un écho, mais il va mourir.....

Jeanne et Loudunois se retournèrent rapidement, et ils aperçurent un homme immobile, dans une attitude mélancolique, derrière un bouquet d'

bois que s'élevait distance des tombes. C'était le vieux Guillaume, mais plus cassé et plus vieilli que jamais par des malheurs récents ; dans sa surprise, il venait de laisser échapper de ses débiles lèvres ce qu'il portait d'ordinaire pour la défense de l'habitation ; arme bien inoffensive sans doute, puisque la mèche n'était pas allumée. Il regardait Loudunois et la jeune fille, d'un air effaré, comme s'il était en présence d'une apparition surnaturelle. Jeanne et le capitaine coururent vers lui.

—Les morts sortent-ils du tombeau, demanda le vieillard d'une voix creuse ? est-ce bien mademoiselle Jeanne que je revois ?

—Oui, c'est moi, Guillaume, mon bon Guillaume, répondit la jeune fille en pressant sur ses lèvres les mains ridées du vieux domestique ; c'est moi qui reviens après avoir échappé à la contagion, ainsi que mon fiancé !... Guillaume, ne m'as-tu pas dit que mon père existait encore ?

—Dieu a prolongé sa vie jusqu'à ce moment pour qu'il ait la consolation d'embrasser sa fille ! Mais les chagrins ont épuisé ses forces et il est là, à deux pas, mourant et désespéré, il ne comptait pas que la main d'un de ses enfants pût lui fermer les yeux.

—Il est donc vrai ? demanda Loudunois en désignant par un geste les sépultures, les fils du baron.....

—Les tombes ne trompent pas, répliqua le vieillard avec un sourd gémissement ; elles dévorent tout, gentils hommes ou pauvre vieille servante.

—Oh ! mon Dieu ! fit Jeanne en levant les yeux au ciel ; mais, Guillaume, de quelle mort mes malheureux frères.....

—Il vous le dira lui même, répondit le domestique d'un air sombre en se préparant à les conduire auprès du baron.

Le capitaine le retint par le bras. —Vous êtes donc seul ici Guillaume, avec votre maître ?

—Seul, monsieur. Après les funestes événements qui ont changé cette maison en maison de deuil, tous les domestiques se sont enfuis les uns après les autres, par crainte de la fatalité qui pesait sur elle. Je suis resté avec ma pauvre Marie auprès de notre maître, si malheureux !... Marie est morte, il n'avait plus que moi.

Il passa lentement la main sur ses yeux ; Jeanne sanglotait, le capitaine lui même semblait avoir beaucoup de peine à se rendre maître de son émotion.

—Guillaume, reprit d'une voix altérée, il me reste encore une explication à vous demander. Pourquoi le baron s'est-il obstiné à rester enfermé